

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

August Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle.*

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

INTRODUCTION

C'est à tort qu'on s'est parfois représenté les amis de Dieu comme ayant formé une secte ou une association religieuse particulière, dirigée par un chef et organisée en vue d'un but déterminé. Ce nom a été donné principalement au quatorzième, souvent encore au quinzième siècle, à tous les hommes qui se sont distingués par leur piété et leur attachement à Dieu, à quelque époque qu'ils aient vécu, tels que Moïse, Élie, les apôtres, les martyrs, les saints et les bienheureux. Il a été employé spécialement par les écrivains mystiques pour désigner les personnes qui ont partagé leurs doctrines et pratiqué leurs préceptes. Dans cette acception plus restreinte, il présente une grande analogie avec l'appellation moderne de piétistes. Le grand courant réaliste, qui sous l'impulsion d'Albert-le-Grand et de Thomas d'Aquin avait traversé l'ordre des dominicains au treizième siècle, s'était transformé en un courant mystique non moins puissant. Eckhart, Tauler, Suso, Nicolas de Strasbourg avaient tiré de la théologie réaliste de leurs devanciers une conception plus profonde et par certains côtés plus vraie de la vie religieuse ; ils avaient entrevu quel degré d'intimité les rapports entre l'âme et Dieu sont susceptibles d'acquérir par l'idée de la parenté originelle et de l'union finale du Créateur et de la créature, et ils s'étaient fait un devoir de répandre parmi le peuple, par leurs doctrines mystiques, les tendances ascétiques et contemplatives, parfois aussi apocalyptiques et quiétistes de leur piété. Ils étaient puissamment secondés dans leur œuvre par les circonstances particulièrement douloureuses dans lesquelles se trouvait la chrétienté depuis le commencement du quatorzième siècle, et qui prédisposaient favorablement les esprits à l'égard de leurs enseignements.

Après l'humiliation de la papauté à Anagni, était venue sa « captivité » à Avignon, prélude du grand schisme. Puis, en Allemagne, avait éclaté la guerre civile entre les deux empereurs Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, en attendant que se rouvrît pour celui qui sortirait victorieux de cette lutte la grande querelle du saint-siège et de l'empire, dont l'issue devait être si funeste à la fois aux deux pouvoirs rivaux, et qui devait faire peser pendant tant d'années l'excommunication sur l'empereur et l'interdit sur les populations. La seconde moitié du siècle devait être marquée par des calamités d'un autre genre, par des inondations, des tremblements de terre, notamment celui de l'année 1356, par de fréquentes apparitions de la peste, dont une surtout, celle de l'an 1348, devait laisser, sous le nom de *mort noire*, un souvenir ineffaçable dans l'esprit des populations. Ces malheurs frappèrent vivement l'imagination des hommes. Plus d'un rentra en lui-même et songea à faire sa paix avec Dieu, non par les moyens ordinaires recommandés par le clergé officiel, mais par une expiation personnelle de ses péchés, témoin les longues bandes de Flagellants qui sillonnèrent alors l'Allemagne et la France. Le terrain était on ne peut mieux préparé pour une diffusion rapide des doctrines mystiques ; aussi voyons-nous s'allumer de tous côtés, dans les monastères et au sein des populations des villes, des foyers nouveaux de vie religieuse. Les réunions pieuses, nous dirions volontiers les conventicules, se multiplient ; partout les prédicateurs mystiques reçoivent l'accueil le plus empressé ; leurs sermons sont notés avec soin et copiés par des disciples enthousiastes ; la piété des laïques se manifeste par de nombreuses fondations charitables. Les associations religieuses ainsi formées se groupent d'ordinaire autour de quelque personnalité marquante, dont l'histoire a conservé le nom. Souvent elles entrent en rapport les unes avec les autres, tout en conservant leur indépendance réciproque. Leurs membres se communiquent des ouvrages religieux, échangent des lettres et quelquefois même des présents. Tous ceux qui ont pris part à ce grand mouvement spirituel ont été appelés par leurs contemporains et se sont appelés eux-mêmes *amis de Dieu*, d'après le passage Jean XV, 13 à 15, qui leur paraissait exprimer d'une manière frappante l'intimité du rapport dans lequel ils étaient entrés avec le Seigneur depuis qu'ils avaient cessé d'être ses « serviteurs » mercenaires pour devenir ses « amis », depuis que Christ leur avait fait connaître « tout ce qu'il avait entendu de son Père ».

LES AMIS DE DIEU DE LA HAUTE ALLEMAGNE

Strasbourg a été pendant tout le cours du quatorzième siècle un des principaux centres de la vie mystique. Eckhart déjà, dans les documents qui se rapportent à son séjour dans cette ville pendant les années 1312 à 1317, parle dans un langage d'une haute éloquence des « amis que Dieu s'est élus et qui vivent dans sa mystérieuse intimité ». Il décrit l'humilité de leur condition terrestre, tandis que leur

vie intérieure, inconnue au commun des hommes, se déroule au sein des splendeurs de la divinité ; il exalte les bénédictions que leur présence attire sur les pays qu'ils habitent, « eux, dont l'activité d'un seul instant a plus de prix dans l'éternité que toutes les bonnes œuvres extérieures qui ont jamais été faites » ; il rappelle la vénération qui doit s'attacher à ceux qui demeurent dès ici-bas auprès de Dieu « dans la salle d'honneur de son château royal », – et il conjure ses auditeurs d'apprendre à les reconnaître et à « aimer Dieu en eux », de les traiter miséricordieusement et de leur donner tout ce qui peut leur faciliter l'existence, car leur refuser un bien quelconque serait les frustrer de ce qui leur revient de droit, puisque « Dieu leur appartient avec toute sa puissance et avec toutes les créatures qu'il a jamais produites. » Le développement de la vie mystique fut puissamment secondé à Strasbourg par les prédications de Tauler. Grâce au long séjour que le puissant orateur fit dans cette ville depuis l'an 1340 environ jusqu'à sa mort, ce genre de piété jeta de profondes racines dans la population strasbourgeoise. Le traité XIII nous apprend que Tauler possédait à Strasbourg un parti considérable, avide de recevoir ses enseignements, et que son influence s'étendait bien au delà des murs de sa ville natale. Rulman Merswin ne devait pas tarder à ouvrir dans sa patrie, sur les conseils du laïque de l'Oberland, un asile permanent aux tendances religieuses des amis de Dieu, par la fondation du couvent de l'Île-Verte. C'est dans cette maison que le mysticisme strasbourgeois se concentra de plus en plus vers la fin du siècle.

En 1323, les amis de Dieu de Strasbourg contribuèrent de leurs dons à la fondation du couvent de franciscaines de Wittichen, près de Schiltach dans la Forêt-Noire. La sœur Lutgarde, béguine à Oberwolfach, entreprit la construction de cet établissement à la suite de plusieurs visions, dont la dernière est fort remarquable comme description allégorique des maux dont souffrait alors la société chrétienne. Conduite dans un lieu désert par une main invisible, Lutgarde aperçut étendu sur le sol un homme au visage blême, aux membres meurtris et paraissant tout près d'expirer. Survint une femme accablée de douleurs, au visage ridé et à la démarche chancelante, qui lui dit : « Mon enfant, viens auprès de ton père. Je suis ta mère, la chrétienté. Vois comme je suis brisée : les méchantes paroles et les mauvaises actions des hommes m'ont réduite en cet état ! » Elle la prit par la main et la conduisit auprès de l'homme couvert de blessures, qui lui dit : « Je suis ton père, le Christ. » Lutgarde s'écria : « Mon père, je croyais que tu avais surmonté depuis longtemps tous tes labeurs, et que tes blessures étaient guéries. » Mais l'homme répondit d'une voix plaintive : « Chère enfant, j'ai surmonté quant à moi-même tout labeur et toute souffrance ; mais sache que je n'ai jamais éprouvé plus grande douleur et peine en mes membres. Tu peux me venir en aide en mourant à ta volonté propre, en méprisant toute joie passagère, et en construisant en ce lieu-ci la maison dont je t'ai parlé depuis longtemps. Je veux en être moi-même le chef ; tu en seras le pain spirituel. » Lutgarde obéit ; elle quitta le béguinage dans lequel elle avait mené pendant vingt ans la vie de recluse, et entreprit plusieurs voyages en

Alsace et en Suisse pour réunir les fonds nécessaires à la réalisation de son œuvre. En 1328 elle acheva la construction de son couvent, aux destinées duquel elle présida jusqu'à sa mort en 1348. Elle partageait les tendances mystiques des amis de Dieu, et paraît avoir eu pour conseiller spirituel un ermite des environs de Ribeauvillé du nom de Gérard. Celui-ci lui écrivit plusieurs lettres sur diverses questions théologiques, entre autres sur la prédestination divine, doctrine qui semble avoir vivement préoccupé Lutgarde et dont l'ermite Gérard s'efforce d'établir la vérité en invoquant la liberté absolue et la toute-puissance de Dieu.

L'élément apocalyptique a également joué un grand rôle dans la vie intérieure de Lutgarde, preuve que les préoccupations relatives à l'avenir de l'Église commençaient dès cette époque à travailler l'esprit des amis de Dieu de l'Allemagne supérieure. Souvent elle a eu des visions au sujet de calamités qui devaient sous peu frapper la chrétienté : elle se rendait alors auprès de personnes pieuses du voisinage et avec elles priait Dieu de lui faire connaître le moyen d'apaiser sa colère ; quand ce moyen lui était révélé, elle louait Dieu « d'avoir voulu que ses plus chers amis le fléchissent par leurs prières. » L'exemple de sa vie amena bien des gens à se convertir. Elle qui autrefois avait gémi sur le petit nombre de ceux pour qui « Dieu nourrit une affection particulière, elle eut souvent l'occasion de sauver des âmes du désespoir, témoin ce comte expirant auquel elle dit, après lui avoir rappelé les souffrances et la miséricorde du Seigneur : « Mon fils, donnez-moi tous les péchés que vous avez commis et prenez toutes les bonnes actions que j'ai accomplies, et ne désespérez pas de Dieu : il vous viendra en aide ! » Son biographe ajoute que le comte mourut en paix, « sauvé par la miséricorde divine ». Des passages comme celui qui précède montrent qu'il ne faut pas trop se hâter de ranger les amis de Dieu parmi les précurseurs directs de la Réforme : quelque profondeur de vie religieuse que l'on rencontre chez eux, l'essence de leur piété appartient encore au moyen âge.

En 1345, sinon déjà auparavant, les amis de Dieu de Strasbourg entrèrent en relations avec ceux de Bâle. En cette année, le prêtre Henri de Nördlingen, qui était un des principaux représentants du mysticisme bâlois, arriva à Strasbourg. Il fit sans doute à cette occasion la connaissance de Rulman Merswin, dont la famille tenait une place marquante dans les cercles pieux de la localité. Il paraît qu'il y parla non seulement de ses amis de Bâle, mais encore de ceux qu'il comptait dans sa patrie, notamment de sa grande amie spirituelle Marguerite Ebner, dominicaine à Medingen près de Donauworth, car deux ans plus tard la femme de Rulman, Gertrude de Bietenheim, le chargeait de faire parvenir à celle-ci un présent de drap blanc « pour une robe et un scapulaire ». Le terme de « notre grande amie », dont il se sert en 1347 à l'endroit de Gertrude, dans sa lettre à Marguerite Ebner, permet de supposer qu'il la connaissait déjà depuis quelque temps. En 1345, Henri de Nördlingen avait fait parvenir à Medingen une *Épître sur la robe de Dieu*, qui avait été communiquée aux amis de Dieu de Bâle par leurs grands amis des Pays-Bas, avec la recommandation de la transmettre dans d'autres cercles religieux. Cinq ans plus

tard, Jean Ruysbrœk envoyait à Strasbourg son traité *De la magnificence des noces spirituelles*. Dès le milieu du quatorzième siècle, des rapports directs étaient donc établis entre Strasbourg, Bâle, la Bavière et les Pays-Bas ; la vie mystique circulait librement dans toute la vallée du Rhin, jusque dans les contrées du Danube supérieur.

LES
AMIS DE DIEU
AU QUATORZIÈME SIÈCLE

PAR
AUGUSTE JUNDT
DOCTEUR EN THÉOLOGIE



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR
33, RUE DE BRUNN, 33
—
1879

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010